

5^e Année - N° 203.

Le numéro . 30 centimes

5 Septembre 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Fr.

Cal Bullard
DE L'ARMEE AMÉRICAINE

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnier
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20



XI
LE PIÈGE
(Suite)

Une porte était entre-baillée sur les premières marches d'un escalier conduisant au rez-de-chaussée. Tout le monde s'y engouffra à la suite de M. Benoît.

— Nous sommes dans la salle à manger, dit Lionel ; le salon est en face..., mais, comme la table est prête pour un repas froid, c'est ici qu'ils viendront.

L'officier plaça deux de ses hommes de chaque côté de la porte de la salle à manger. En ouvrant cette porte, les battants les masquaient. Il en plaça deux autres derrière la porte du salon. De cette façon, où qu'ils allassent, dans la salle à manger ou dans le salon, les arrivants se trouvaient pris entre deux feux.

M. Benoît approuvait ces mesures de petits signes d'assentiment, tout en furetant à droite et à gauche sur les muraillères. Il trouva ce qu'il cherchait : le petit bouton d'or du contact qui donnait la lumière ; il alla dans l'entrée, cherchant celui de l'antichambre et, l'ayant trouvé, il le dévissa, intercala un petit bout de papier entre les deux contacts et revissa le tout. Ceci fait, il revint dans la salle à manger et, rassemblant les chaises, il les rangea dans un coin.

Ayant terminé cette besogne, M. Benoît souffla sa lumière.

— Et maintenant, commanda Lionel, plus un mot.

Le silence se fit ; on n'entendait plus qu'un léger froissement. C'était M. Benoît qui repliait sa lanterne ; puis, un instant après, un petit timbre frêle et criard qui retentit douze fois. C'était toujours M. Benoît qui faisait sonner son oignon.

Il était minuit. Lionel estimait que le chargement du canot, l'arrimage à bord qui devait être fait sérieusement dans les coffres avant et arrière prendraient au moins trois heures. A 10 heures, le canot n'était plus dans les eaux du port, on avait donc devant soi une bonne avance, puisqu'il n'était que minuit.

Un bruit de voix venait du bord de la falaise.

— Les voilà ! dit-il, attention !

Un silence solennel tomba sur ces sept hommes qui s'apprêtaient à la bataille.

On entendit une clé glisser dans une serrure, le jeu de celle-ci, puis un pas léger parcourir le vestibule ; un autre plus lourd suivait ; la porte fut refermée.

— Allons ! bon, dit une voix de femme, l'électricité ne marche pas.

C'était l'invention de M. Benoît qui se manifestait.

— Elle marchera dans la salle à manger. J'ai faim, dit une voix d'homme, commençons à souper.

La porte de la salle à manger fut ouverte, puis refermée et l'on perçut le pas léger qui tournait autour de la table.

Tout à coup Hedda poussa un cri strident et, au même instant, la lumière se fit. M. Benoît, qui se trouvait adossé à l'endroit où ce bouton était fixé, venait de le tourner. En même temps Lionel commandait d'une voix impérative :

— Vous êtes pris !... haut les mains !

L'homme stupéfié laissa échapper un *Mein Gott de rage* ; puis une pâleur livide

s'étendit sur son visage. Les deux fusiliers marins, qui se trouvaient derrière lui, le saisirent par les bras.

— Lâches ! clama Hedda. Lâches ! lâches !

En même temps elle se tordit entre les mains de M. Benoît ; mais le bruit d'un ressort qui se referme sonna clair et M. Benoît abandonna la jeune fille avec une double menotte aux poignets.

Ceci fait, il alla rapidement à l'Allemand debout entre les deux soldats et le même bruit métallique se fit entendre. Celui-là aussi était attaché.

M. Benoît avait agi sans dire un mot.

Le policier transporta deux chaises derrière l'un des battants de la porte ouverte et fit asseoir les deux premiers prisonniers.

L'homme qui, jusque-là, n'avait rien dit, apostropha vivement M. Benoît.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Je me plaindrai à mon gouvernement. C'est une violation de domicile, des sévices...

M. Benoît lui liait les bras au montant de la chaise à l'aide d'une serviette qu'il avait prise à la table ; il répondit froidement :



— Tout à l'heure nous vous dirons qui nous sommes... et qui vous êtes.

Hedda prit la parole :

— Des bandits et des lâches qui se mettent à sept contre un homme désarmé et une femme. Nous sommes Norvégiens, vous paierez cher votre audace.

— Nous sommes solvables, Mademoiselle, dit M. Benoît en achevant de bâillonner l'homme avec une autre serviette.

Cette opération faite, il passa à Hedda qu'il lia et bâillonna pareillement. Mais ce ne fut pas aussi facile ; elle se débattait furieuse.

— C'est avec répugnance que je porte la main sur une femme, dit-il, mais quand elle sort de son rôle pour devenir un être redoutable et méchant, j'agis contre elle comme si je me trouvais en face d'une bête sauvage.

Le silence s'était fait de nouveau.

M. Benoît s'approcha de Lionel :

— Commandant, je m'absente pour un instant, le temps de reconnaître les autres.

Il disparut, se coula pour ainsi dire dans le vestibule et on l'entendit fureter dans le salon, puis monter aux étages supérieurs.

Un quart d'heure se passa.

M. Benoît redescendit ; il portait sur les bras une liasse de papiers qu'il alla poser dans un coin tout en parlant :

— Cette maison est truquée comme une féerie ; j'ai trouvé tout ça dans une des marches d'un escalier conduisant au grenier et nous ne sommes pas au bout de nos découvertes. Ah ! le nid est plein de surprises. Voyons..., procérons par ordre.

Il prit un document.

— Diable, c'est de l'allemand.

— Donnez, dit Lionel en s'approchant. L'officier prit la feuille que lui tendait M. Benoît et lut tout haut :

« Par ordre :

» Le major Franz von Gluz restera à son poste, quoi qu'il arrive, dans l'attente de nouveaux ordres. Il ne saurait être fait droit à sa demande, sa présence où il se trouve est aussi nécessaire au bien de l'Empire qu'elle le serait à l'armée.

» Le maréchal chef d'état-major,

» VON WEIMAR. »

— Parfait ! Parfait ! dit M. Benoît en reprenant la pièce.

Mais il s'arrêta brusquement ; on entendait des pas précipités.

— A vos postes, commanda Lionel.

Les hommes se placèrent comme ils l'avaient été, deux derrière la porte dont les deux battants furent ouverts et deux dans le salon obscur.

Lionel se rangea aux côtés de ces deux derniers, ainsi que Yvon.

On entendit deux voix joyeuses qui causaient dans le jardin. La porte fut ouverte, puis refermée ; les arrivants se frottèrent les pieds sur un tapis et entrèrent dans la salle à manger. Ils n'eurent pas le temps de crier. Assaillis sur les côtés, pressés par Lionel et ses hommes par derrière, ils furent saisis et immobilisés par M. Benoît qui semblait avoir tout un magasin de menottes dans ses poches.

Lionel s'étonnait déjà de n'avoir affaire qu'à deux hommes alors qu'il en attendait trois, quand la porte, qui de la salle à manger conduisait au sous-sol-cuisine, s'ouvrit. C'était le domestique.

Il poussa une exclamation sourde et, levant sa main armée, il fit feu sur Lionel. La balle passa tout à côté du jeune homme et alla s'incruster dans le panneau de la porte. Un second coup de feu retentit, dirigé cette fois sur M. Benoît qui s'élançait pour couvrir l'officier ; le policier ne baissa même pas la tête, il allait fondre sur le domestique quand Yvon intervint ; il ajusta l'homme, les quatre fusiliers en firent autant et cinq détonations sèches éclatèrent.

Le domestique chancela, fit un pas en avant et s'écroula. Il était mort.

Deux soldats prirent son corps et le poussèrent dans un coin. M. Benoît s'approcha des autres prisonniers, enleva les bâillons. Lionel laissa près d'eux deux fusiliers et emmena les deux autres dans le jardin jusqu'au faux parterre. En moins de dix minutes, ils découvrirent sous la terre une cavité proprement maçonnée dans laquelle était enroulé un tuyau de caoutchouc d'un diamètre assez fort. A l'une de ses extrémités était fixé un filin. On le tira et, après en avoir enroulé des mètres et des mètres, on amena un poids de pierre assez lourd. C'était le poids qu'Yvon avait touché au fond de la grotte de l'Espérance.

Lionel avait bien compris tout.

Il laissa les choses en l'état et rentra. Il trouva tous les prisonniers assis devant la table, derrière laquelle, assis également, M. Benoît feuilletait des papiers et interrogeait les captifs.

En voyant Lionel il eut un geste de satisfaction.

(A suivre.)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 22 au 29 Août

Le 21 AOUT l'armée du général Byng attaquait sur un front de seize kilomètres au nord de l'Ancre, depuis la rivière jusqu'à Moyenneville. Pendant que cette offensive battait son plein, le 22 au matin, les Britanniques déclanchaient une autre attaque entre l'Ancre et la Somme. Dès lors on voit les deux opérations se poursuivre en fonction l'une de l'autre et donner chaque jour des résultats impressionnantes. En cette journée du 22, les Anglais ne paraissent pas chercher à dépasser, au nord de l'Ancre, la ligne qu'ils ont atteinte la veille, mais, au sud, ils couvrent une zone de près de trois kilomètres et demi sur un front de neuf kilomètres, et entre autres positions intéressantes, l'armée Rawlinson reprend Albert, que d'ailleurs les Boches laissent en ruines. Le 23 ils étendent l'offensive à un autre secteur : les 3^e et 4^e armées britanniques attaquent depuis Lihons jusqu'à Mercatel, sur un front de 48 kilomètres. La 3^e prend Mory, Boyelles, Gommécourt : ses efforts sont dirigés vers Bapaume ; la 4^e enlève Herbeville, Chuignes, Chuignolles, d'autres villages, avec les bois situés entre ces villages et entre Chuignolles et la Somme ; c'est une avance de plus de 3.000 mètres. Enfin, entre Albert et Grandcourt, ils agissent avec non moins de vigueur contre les lignes de l'ennemi auquel ils enlèvent Achiet-le-Grand, Bihucourt et une hauteur qui domine Irles, ce qui leur permettra de prendre Irles le lendemain.

Le succès de ces opérations conjuguées fait peser une grave menace sur les forces allemandes qui tiennent la ligne Bapaume-Combles-Péronne. La bataille reste, le 24, aussi générale et aussi active sur tout le front. Au nord de la Somme, Bray est pris par nos alliés ; au centre droit du front de bataille ils arrivent sur l'ancien champ de bataille de la Somme en 1916 et le reprennent jusqu'à Ovillers, le Mouquet, Thiepval et Grandcourt ; au centre gauche, après avoir enlevé Miraumont, ils foncent dans la direction de Bapaume, dont ils atteignent les lisières. A leur gauche ils sont sur la ligne Mory, Croisilles, Neuville-Vitasse. Ils ont pris Saint-Léger et Hénin-sur-Cojeul. D'autres succès sont enregistrés dans les secteurs de la Scarpe, du canal de la Bassée, de la Lys et vers Bailleul.

La résistance de l'ennemi s'accroît le 25 : cependant les Britanniques continuent à le refouler ; ils tiennent et, en certains endroits, ils dépassent la route Albert-Bapaume : le débordement de Bapaume par le nord s'accentue par la prise de Sapignies et de Behagnies : sur tout le front de bataille la progression de nos alliés se maintient régulière. En dépit d'un très mauvais temps, le 26, une nouvelle attaque britannique éclate sur les deux rives de la Scarpe, de Croisilles aux environs de Gavrelle ; au nord de la rivière elle donne à nos amis les positions au sud de Gavrelle et les lisières de Roëux, ainsi que l'usine de produits chimiques pour la possession de laquelle on s'est tant battu en 1917. Au sud de la Scarpe, des Canadiens prennent les hauteurs d'Orange-Hill et poussent jusqu'à Wancourt et Monchy-le-Preux. Pendant ce temps les Anglais avancent leur front vers Croisilles et Hénin ainsi que sur les deux rives de la Somme ; là, l'est de Cappy sur la rive gauche et de Suzanne sur la rive droite marque la limite de leur progression en cette journée.

Le front de bataille offre, le 27, le même aspect mouvementé : les Néo-Zélandais s'établissent dans les faubourgs nord de Bapaume. Entre Bapaume et la Somme, nos amis atteignent les lisières ouest de la forêt de Flers : ils sont maîtres des bois de Longueval, de Delville et de Bernafay. Ils ont gagné les sommets à l'est de Maricourt, Fontaine-les-Cappy, les bois entre cet endroit et la Somme et, enfin, Vermandovillers. Au nord de Bapaume on signale la prise de Beugnâtre par les Britanniques. Sur la Scarpe, au nord, ils se sont emparés de Roëux, Greenland-Hill, Gavrelle, Arleux-en-Gohelle, Fontaine-les-Croisilles. Entre Scarpe et Sensée ils se rendent maîtres de Cherizy, Vis-en-Artois et du bois du Sart. Ces combats ininterrompus depuis le 21, livrés et soutenus avec un acharnement sans pareil, continuellement coupés de contre-attaques, ont été fort coûteux pour l'ennemi. Sur le seul théâtre des opérations poursuivies depuis le 21, les Anglais lui ont fait, à la date du 28 au soir, plus de vingt-six mille prisonniers et lui ont pris plus de cent canons.

Avec une énergie inlassable, nos camarades anglais, australiens, canadiens continuent, le 28, à frapper de grands coups sur les lignes

allemandes ; au sud de la Somme, Foucaucourt est pris : la ligne Fresnes-Herbecourt est atteinte. Au nord, nos alliés enlèvent la plus grande partie du bois des Trônes. Cirlu et Hardecourt sont à eux. Plus au nord, ils enlèvent Croisilles. Sur tout le front ils continuent à avancer.

Depuis le commencement de la contre-offensive française du 18 juillet, le front français, de la Somme à Reims, a été continuellement en mouvement. Le 23 août nous tenons les rives sud de l'Oise et de l'Ailette depuis Sempigny jusqu'à la voie ferrée de Coucy-le-Château ; entre Ailette et Aisne nos progrès s'étendent à l'est de Bagnous et à l'ouest de Crécy-au-Mont, régions où nous marquons, le lendemain et le 25, une nouvelle avance.

Dans la vallée de l'Avre, le 26, nos troupes s'emparent de Fresnoy-les-Roye et de Saint-Mard, défendus avec acharnement par l'ennemi. Le même jour notre armée Debency attaque sur vingt kilomètres entre la région immédiatement à l'ouest de Chaulnes et Lassigny. Le front ennemi

est reculé de 4 kilomètres jusqu'à la ligne ouest de Chaulnes, Puncy, Liancourt, Verpillières. Outre de nombreux villages, nos troupes occupent Roye, qui était un des principaux centres de la résistance des Allemands. Le communiqué du 28 nous apprend que Chaulnes est tombé à son tour ainsi que, dans la région, Omiécourt, Roiglise, Verpillières. Au sud de là, nos troupes ont pénétré dans le bois de Crapeaumesnil et enlevé Dives ainsi que le célèbre mont Renaud. Notre progression se poursuit vers la Somme sur les talons de l'ennemi en retraite ; au nord de l'Avre nous sommes, le matin, sur la ligne générale Licourt, Potte, Mesnil-le-Petit, Nesle. Dans la même journée, nous atteignons les hauteurs de la rive gauche de la Somme depuis Cizancourt jusqu'à la région à l'est de Nesle. Plus au sud nous bordons le canal du Nord sur la majeure partie de son cours entre Nesle et Noyon. Ce canal, encore inachevé et qui ne contient pas d'eau, était en cours de construction au début de la guerre : il doit raccorder le cours de l'Ingon au confluent de la Divette et de l'Oise. Au nord de l'Oise, Suzoy, Pont-l'Évêque, Vauchelles et Porquéricourt sont à nous. C'est une avance considérable. Notre front, d'une façon générale, est marqué entre Péronne et Noyon par une ligne d'eau presque droite : c'est la Somme de Péronne à Nesle, et le canal du Nord de Nesle à Noyon.

Un grand nombre de prisonniers et une quantité de matériel de guerre parmi lequel trois trains et leur charge sont tombés entre nos mains. Les Allemands précipitent leur retraite et s'efforcent de faire passer le plus promptement possible la Somme à leur immense matériel.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL ROBERT LEE BULLARD DE L'ARMÉE AMÉRICAINE

Un des quatre majors généraux désignés pour exercer le commandement des corps d'armée de la première armée américaine qui vient d'être constituée. Il est né le 15 janvier 1861 à Youngsboro, dans l'Etat d'Alabama, et, après avoir étudié au Collège agricole et mécanique d'Alabama, il entra à l'Académie militaire des Etats-Unis d'où il sortit en 1885 : cette même année, il fut nommé sous-lieutenant au 10^e régiment d'infanterie. Il a derrière lui une carrière particulièrement bien remplie. Il a fait campagne avec son régiment à Cuba pendant la rude guerre hispano-américaine et aux îles Philippines pendant le soulèvement.

Capitaine en 1898, lieutenant-colonel en 1906, colonel en 1911, il n'a pas servi son pays seulement les armes à la main. C'est lui qui a dirigé la construction de la route militaire de Iligan-Lanao. Il a été, de 1902 à 1904, gouverneur de places importantes de l'île de Mindanao, et, en 1908, nous le voyons chargé de l'administration de l'instruction publique et des beaux-arts à Cuba.

Lorsque, en janvier dernier, fut remanié le haut commandement dans l'armée américaine, Robert Lee Bullard, devenu major général, remplaça auprès du général Pershing le major général Siebert, rappelé aux Etats-Unis.

L'intervention britannique à Bakou

D'après des informations reçues de Londres, des forces britanniques sont parvenues dans la Russie méridionale jusqu'à Bakou, ville du Caucase, port de la mer Caspienne.

Cette nouvelle attire l'attention sur un nouveau front, le quatrième en Russie, où soient représentées nos armes.

L'entrée des Britanniques à Bakou est un fait de la plus grande importance, attendu que la région caucasienne est pratiquement occupée par les Turcs et dévastée par des luttes internes entre tribus et petits Etats dont la plupart sont d'accord avec les Allemands qui multiplient leurs efforts pour entretenir les haines de race et favoriser les conflits.

Depuis mai dernier, en effet, trois groupes nationaux, dans le but d'acquérir leur indépendance, ont succédé au gouvernement fédéral de Tiflis : les Turcs, les Géorgiens, les Arméniens. La Turquie s'assura la fidélité des éléments tartares en organisant la sécession de l'Azerbaïdjan, province persane.

L'Allemagne se préoccupa de s'attacher les Géorgiens et elle y parvint.

Le groupe arménien est le seul qui reste indépendant.

L'arrivée soudaine d'un contingent britannique à Bakou établit l'influence des alliés sur un point du territoire russe où elle était impérieusement nécessaire ; il ne s'agit de rien moins que d'arrêter la marche des Allemands et de leurs alliés turcs vers l'est, ce qui revient à dire vers la frontière des Indes et l'Afghanistan. De plus, la désorganisation de la Russie livre à l'influence de nos ennemis 16 millions de sujets de langue turque qu'ils ont fait le projet de rallier à leur cause. Il importe donc que l'Entente non seulement fasse échouer ce projet, mais qu'elle s'assure l'appui des éléments composés par les 16 millions de Russes méridionaux convoité par l'Allemagne.

L'avance des Britanniques a commencé en février dernier, ils partirent de Bagdad, ville occupée par eux depuis le 11 mars 1917. Avant cette date, Bagdad n'était qu'une ville morte, aujourd'hui des milliers de marchands et d'ouvriers circulent dans ses rues et le commerce y est florissant.

Les Anglais ont organisé une police, un poste de pompiers, ils contrôlent les marchés, plus spécialement celui du blé. Les rues ont été pavées, certaines sont macadamisées, on y remarque le passage de véhicules d'arrosage. L'éclairage électrique a été installé, tous les quartiers ont été assainis et l'eau y est distribuée à profusion. Deux ponts ont été construits sur le Tigre. L'enseignement a été l'objet d'une organisation spéciale. Des écoles ont été fondées, l'une d'elles étant réservée à la formation d'instituteurs.

L'ordre et une grande abondance règnent dans la cité depuis l'occupation britannique.

Le transport d'une nombreuse troupe de guerre entre Bagdad et Bakou est une de ces entreprises hérissées de difficultés où se révèlent et triomphent l'esprit de décision et le génie pratique de nos alliés.

Les Britanniques rencontrèrent dans leur marche peu d'opposition armée, mais ils éprouvèrent les plus pénibles difficultés à franchir ces contrées coupées de hautes montagnes, dépourvues de routes et manquant d'approvisionnement.

Recht est un peu éloigné de la mer et construit près d'une lagune peu profonde communiquant avec la Caspienne. C'est une ville entourée de marécages et de repaires de tigres, mais d'où partent les chemins les plus praticables vers la Perse. Les marchandises débarquées à Enzeli sont acheminées vers Recht au moyen de bateaux plats qui sillonnent la lagune, et font le cabotage dans la baie d'Enzeli, dont le nom Mourd'ab, qui signifie morte-eau, dit assez que les eaux y sont peu agitées. C'est, en effet, plutôt un vaste lac, communiquant avec la mer par un chenal de 8 kilomètres, extrêmement poissonneux, couvert de roseaux et où règne une chaleur torride.

Recht est, du reste, la ville du monde où le poisson est le moins cher. Il y a quelques années, on pouvait y acheter une cinquantaine de beaux poissons pour deux sous. Une quantité considérable du poisson pêché dans la lagune, puis séché, se vend au bazar de Bakou et c'est là un des objets de commerce importants de cette dernière ville.

Il n'est pas indifférent de noter que nos alliés eurent près de Tabriz l'appui d'un peuple intéressant : les Jebus, que l'on croit être les descendants directs des antiques Assyriens si fameux dans l'histoire biblique.

Le détachement britannique prit, à Bakou, part à la défense contre

l'attaque turque. Il est vraisemblable que l'entrée en lice de ces bonnes troupes aura été couronnée de succès.

Bakou a connu bien des vicissitudes politiques. C'était jadis une principauté, un khanat indépendant ; puis il devint vassal de la Perse, fut cédé en 1723 aux Russes, qui le rendirent aux Persans treize ans plus tard. Enfin les Russes en redevinrent de nouveau possesseurs en 1813 et l'ont depuis lors conservé et considérablement développé.

La ville est bâtie sur une sorte de socle rocheux, recouvert d'une mince couche de terre. Elle était, avant la révolution russe, le siège d'un gouvernement comptant près de 825.000 habitants sur un peu plus de 39.000 kilomètres carrés.

Bakou est situé sur la péninsule d'Apsheron, promontoire de la côte ouest de la mer Caspienne. C'est une place forte de première classe, bâtie en amphithéâtre et en partie ceinte de murailles. Une ligne de chemin de fer de 892 kilomètres de longueur la relie à Batoum port de la mer Noire. Des embranchements locaux aboutissent aux gisements pétroliers qui environnent Bakou.

Le long et dans le voisinage d'un quai de 2 kilomètres, en bordure de la mer, se dresse le quartier principal habité par les Européens. Dans l'intérieur de la ville s'étage la vieille ville asiatique aux rues étroites, aux maisons à toits plats.

Une activité intense régnait continuellement dans cette région dont la population indigène vivait en parfait accord avec l'élément russe.

Ce sont d'ailleurs les Russes qui ont fait la fortune du pays.

Au nord du port, près du littoral, s'est formé le quartier industriel dénommé « Ville noire », nom approprié à son aspect poussiéreux et enfumé. Il y règne une activité fébrile sur laquelle plane en tout temps une fumée épaisse.

Le naphto y est amené des puits environnants, se trouvant de 5 à 14 kilomètres de Bakou, au moyen de tuyaux sous une pression de 30 atmosphères.

Bakou était naguère une des plus florissantes villes de la Russie méridionale, en raison de ses importants gisements pétroliers dont l'exploitation commença à se développer en 1870 et atteignit depuis de grandes proportions. En 1879, la population n'était que de 16.000 habitants ; dès 1897, elle s'élevait à 113.000 et, en 1913, elle était de 240.000 environ.

Cet accroissement considérable est exclusivement dû à l'industrie pétrolière. Le nombre des puits atteint 2.000, leur profondeur varie de 300 à 480 mètres.

En 1912, la production totale fut d'environ 7.400.000 tonnes.

Le naphto de Bakou a un poids spécifique plus considérable que celui des Etats-Unis, il donne environ 30 % d'huiles minérales légères (comme le pétrole proprement dit), une forte proportion d'huiles lourdes qui brûlent bien dans des lampes spéciales et ne font jamais explosion. Enfin, il fournit d'excellentes huiles de graissage que le naphto américain ne peut pas

produire. Le chauffage au pétrole est très répandu en Russie, il est employé dans les bateaux à vapeur de la Caspienne et du Volga, dans les usines (même à Moscou).

98 % de la quantité de naphto obtenue en Russie proviennent de Bakou. De temps à autre, au cours des travaux de forage, on découvre des sources tellement puissantes qu'elles jaillissent à une hauteur vertigineuse et inondent les environs. On en a vu qui lançaient jusqu'à 90.000 tonnes de naphto dans les vingt-quatre heures.

En somme, Bakou est une des villes les plus prospères de la Russie, une de celles qui ont le plus grand avenir, car elle est le centre d'une région dont les richesses naturelles sont inépuisables.

On remarque à Bakou un palais construit par Abbas II. C'est une ville sainte pour une certaine catégorie d'Hindous : les Parsis ou Guèbres (adorateurs du soleil et du feu).

Aux environs de Bakou se trouvent des marais d'où s'exhalent des gaz facilement inflammables, ce qui fit de cette ville un lieu de pèlerinage fréquenté par les Parsis.

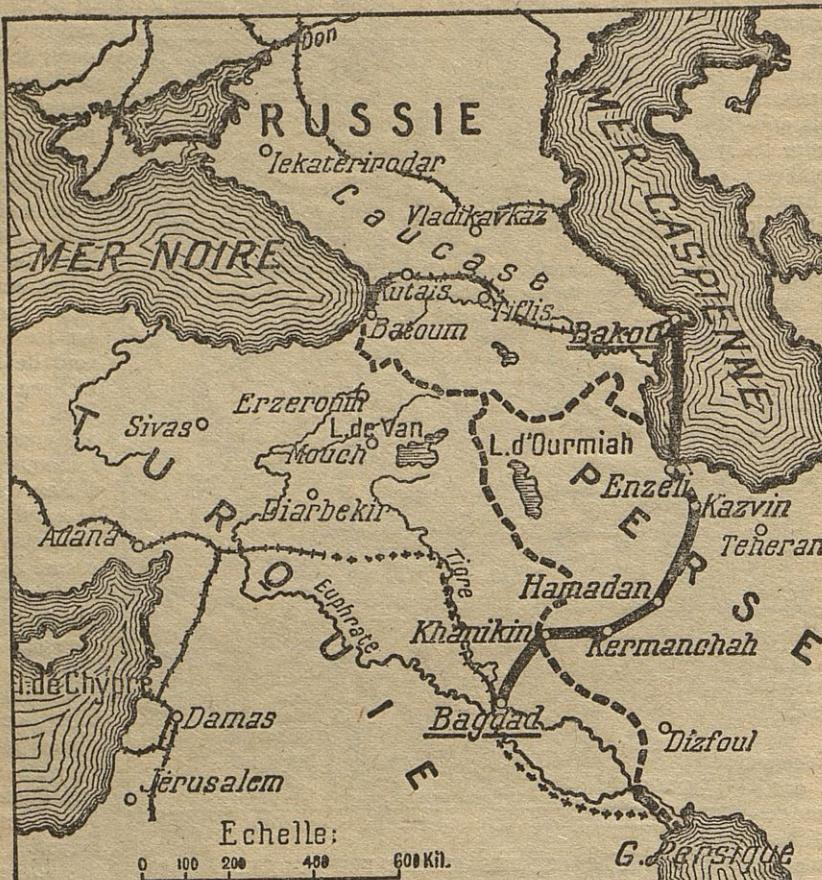
Tout près de Bakou existait un édifice fort ancien, le « Temple des feux éternels » appelé Atesh Gah, où les Parsis venaient en foule.

Ces Hindous, mal vus par les Persans, sont laborieux et intelligents, ils sont surtout nombreux dans l'Inde occidentale où leur principal centre est Bombay.

L'occupation de Bakou par les Britanniques est un grand événement militaire et dont nos alliés sauront tirer parti.

Bakou industriel aux mains de l'Entente, c'est une large blessure faite à l'ambition allemande, c'est l'anéantissement d'un de ses plus beaux rêves.

M. DE MONLAUR.



ITINÉRAIRE DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE BRITANNIQUE.

PARACHUTE DE NACELLE DE BALLON D'OBSERVATION



Quand un ballon d'observation est atteint par un projectile, l'observateur n'en est plus réduit pour sauver sa vie à se jeter dans l'espace à la merci d'un frêle parachute, sans avoir toujours le temps d'emporter les notes qu'il a pu prendre. Maintenant, c'est la nacelle elle-même qui, munie d'un parachute, se détache du ballon et descend sur le sol. Cette photographie représente une nacelle qui vient de quitter son ballon. L'observateur se tient au fond de la nacelle, afin de ne pas troubler l'équilibre de l'appareil. On voit le fil par lequel la nacelle reste liée au poste d'état-major.

UN ENFER BOCHE

Dans la mine d'Ehmen

Entre tous les endroits où nos soldats captifs en Allemagne sont traités avec le plus d'inhumanité, la mine de sel d'Ehmen-bei-Fallersleben, en Hanovre, mérite une mention particulière. On n'y trouve d'ailleurs pas que des Français : des Belges, des Anglais, des Russes y mènent avec nos compatriotes une vie misérable.

Cette mine : Gewerkschaft-Einigkert, est une propriété américaine ; le gouvernement allemand la fait exploiter à son profit par des prisonniers

aux betteraves, sans viande ni graisse ; le soir, de soupe à l'eau et aux marrons pilés. Ces grossiers aliments sont préparés avec l'eau salée de la mine ; il n'existe pas d'eau potable dans le commando, et on n'y en fait point venir pour les prisonniers ; aussi tous ces malheureux souffrent-ils affreusement de gros abcès causés par l'excès de sel dans leur alimentation, sans parler de la faiblesse occasionnée par son insuffisance. Les prisonniers sont obligés de descendre dans la mine tous les jours, même les dimanches et jours fériés, et d'y accomplir une tâche déterminée.

Pour se rendre du commando à la mine et en revenir, ils sont alignés par quatre. Une grosse corde, que tous doivent tenir à la main, enlace le triste troupeau ; huit Boches, baïonnette au canon et fusil chargé, l'escortent ; les injures, les menaces de mort se succèdent durant tout le trajet : le geste le plus anodin, le moindre faux pas sont punis de coups de crosse et d'insultes. La distance du commando à la mine est de 3 kilomètres : il faut traverser la ville d'Ehmen et longer le cimetière, où de nombreux petits tertres recouvrent les restes de soldats français, morts des mauvais traitements. C'est là que sont inhumés, notamment, les malheureux qui ont été tués en essayant de s'évader ; tous ceux qui font mine de se glisser hors de l'enceinte où sont enfermés les prisonniers ont le même sort : les sentinelles tirent dessus, sans avertissement. On cite le meurtre d'un Russe qui, cherchant à s'évader, fut tué par une sentinelle, au moment où il passait par la fenêtre du baraquement, et dont le corps resta longtemps, moitié à l'intérieur, moitié en dehors du bâtiment. « As-tu vu comme j'ai tiré juste ? » demandait en ricanant à ses camarades le Boche qui venait de commettre cet assassinat.

Dans la mine nos soldats travaillent à 650 mètres de profondeur, dans une atmosphère empuantie par l'emploi de quelque ersatz-dynamite et par une chaleur étouffante ; ils doivent briser les gros blocs de sel, en charger les morceaux sur des wagonnets qui en portent 800 kilos et qu'il faut ensuite pousser à des distances qui atteignent 500 mètres : ces wagonnets d'ailleurs sont en très mauvais état, n'ont pas été graissés depuis que la mine est occupée par



L'INHUMATION DES VICTIMES DE LA CATASTROPHE DE LA MINE : L'EXPOSITION DES CERCUEILS.

de guerre. Elle employait en temps de paix environ 700 ouvriers, dont une trentaine seulement y ont été conservés comme surveillants des 430 captifs qui remplacent les mineurs mobilisés. Le feldwebel qui commande la mine est le type achevé du sous-off prussien : cruel, brutal, haineux. Il est assisté d'un contremaître civil qui ne vaut pas mieux que lui. La garde de la mine se compose d'un certain nombre de Boches, aussi inhumains et grossiers que les deux chefs.

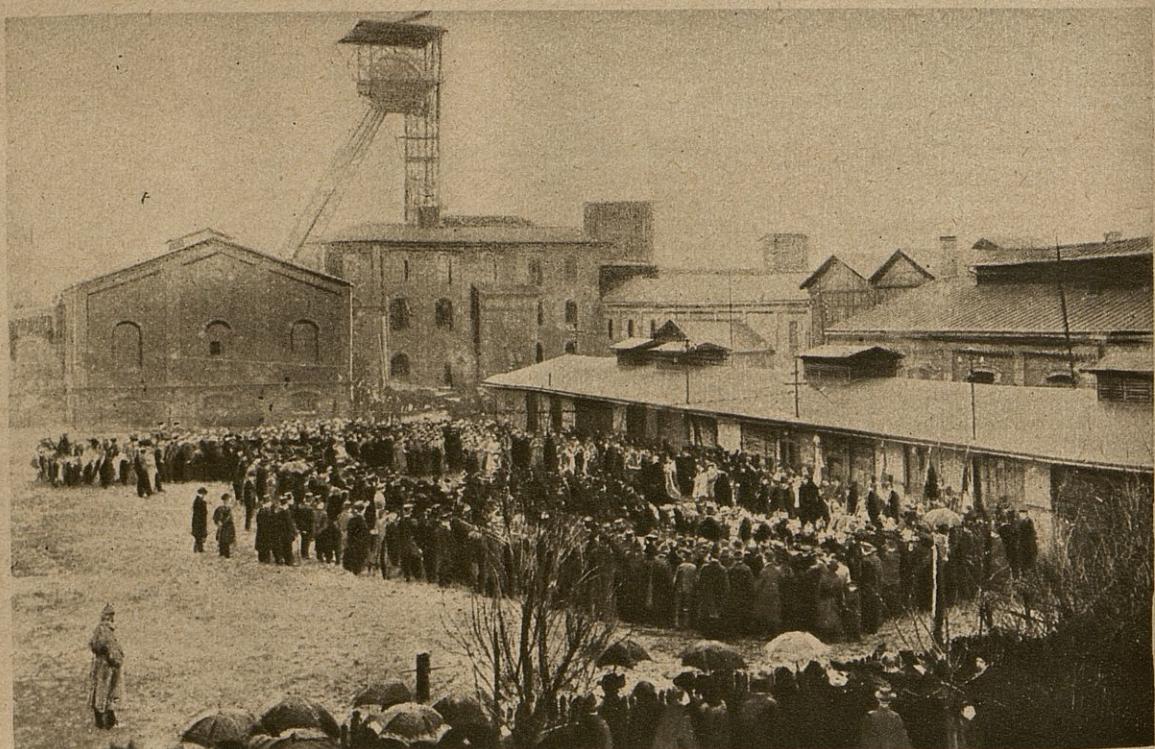
Il est intéressant de remarquer que, malgré les mauvais traitements physiques et moraux infligés aux prisonniers condamnés au travail de la mine, malgré l'insuffisance et la qualité inférieure de la nourriture qu'on leur distribue, malgré, enfin, la défectuosité du matériel, qui n'est jamais renouvelé et qui n'est pas entretenu, le rendement actuel de cette exploitation dépasse celui du temps de paix. Ce n'est pas que les malheureux qui obtiennent ce résultat soient des spécialistes : il y a parmi eux un secrétaire de préfecture française, un gros négociant russe, un greffier de tribunal, un employé des chemins de fer de l'Etat, un agent de police, un boulanger belge qui était secrétaire d'un syndicat socialiste, des étudiants, etc. Mais le commandement, en abusant de son pouvoir, en exigeant des prisonniers toujours de nouveaux efforts, en les maltraitant et les terrorisant, arrive à tirer de leur travail un rendement que la méthode employée avec les ouvriers civils n'a jamais permis d'atteindre.

Le commando de la mine relève du camp de Soltau : il est désigné sous la rubrique : Soltau Z. 3.076.

Les prisonniers ne devraient pas y être plus mal logés et mal nourris que dans les autres camps ; mais la brutalité et l'avidité du feldwebel, qui doit être intéressé à faire produire à la mine le plus possible, aggravent pour eux les conditions de la vie.

La nourriture est invariable ; elle se compose, le matin, de 200 grammes de pain KK. avec une décoction amère de glands ; à midi, de soupe

les Allemands et ne roulent qu'au prix des plus grands efforts. Des surveillants, des sentinelles, répartis un peu partout dans la mine, réprimant brutalement les moindres négligences : les voies de fait, les injures les plus grossières sont prodiguées aux prisonniers maladroits ou exténués. Chaque prisonnier doit remplir et mener à destination, dans un délai de huit heures, seize wagonnets, sous peine de rester au fond avec l'équipe



LA LEVÉE DES CORPS DES VICTIMES DE LA CATASTROPHE PAR UN POPE, UN PRÊTRE ET UN PASTEUR.

de relève ; il n'est pas rare d'en voir qui sont là depuis trente-deux heures sans avoir pris la moindre nourriture, mais qui doivent tout de même fournir la somme de travail imposée, malgré la faim, la fatigue qui les terrassent et les abcès dont ils souffrent cruellement. Ceux qui tombent sont relevés à coups de pied ou à coups de crosse.

Le salaire des prisonniers pour ce travail est de 2 marks 40 par jour.

mais ils ne touchent que 60 pfennings, le surplus devant leur être remis — disent les Boches — à la fin de la guerre.

En 1917, le 13 février, un dépôt de 20.000 kilos de dynamite qui se trouvait au fond de la mine fit explosion. Dans cette catastrophe périrent 9 Français, 13 Russes et 8 Belges ; d'autres eurent le cerveau si violemment ébranlé qu'on dut les transporter à l'asile d'aliénés de Hildesheim, ou furent suffoqués par les émanations toxiques et ne revinrent à la vie que longtemps après. Le lendemain, malgré les coups et les menaces de mort, les prisonniers refusèrent de descendre. Les Allemands, n'osant pas aller jusqu'à l'exécution en masse, usèrent de ce stratagème : en présence du commandant du camp de Muggenburg et du directeur de la mine, le feldwebel demanda des volontaires pour aller à la recherche des corps de deux prisonniers qui avaient disparu par suite de l'explosion ; immédiatement s'offrirent une quinzaine de Français et de Russes. Mais, quand ils furent arrivés au fond de la mine, les surveillants leur déclarèrent qu'il n'y avait pas de corps à chercher, qu'il n'y avait qu'à se remettre au travail séance tenante. Les volontaires refusèrent d'obéir, mais ils furent poussés jusqu'à leur chantier, la baïonnette aux reins, et durent, sous les coups, se remettre à la besogne. Le jour suivant, les autres prisonniers durent aussi reprendre le collier de misère. Quant aux victimes de la catastrophe, leur inhumation fut accompagnée d'un certain cérémonial, qui avait évidemment pour but d'impressionner les neutres. Nos photographies en donnent une idée. Vers la même époque, un surveillant, dans un de ces accès de rage fréquents chez les gradés boches, tua un prisonnier russe en le précipitant dans le vide, d'une passerelle élevée de 10 mètres au-dessus du sol.

Les lettres, les colis que les familles et les œuvres envoient aux prisonniers, et qui les aident à supporter leur vie misérable, leur sont remis quand le feldwebel en a le temps. Les colis ne sont jamais intacts ; s'ils contiennent des provisions, le sous-officier, sous prétexte de vérification, ouvre les boîtes

de conserves, et verse pèle-mêle dans la gamelle du prisonnier confitures, viandes, légumes, lait condensé, etc. : c'est, dit-il, faire « un beau mélange ». Après tout, ajoute-t-il finement, « tout va dans le même trou ». (Es gent ja doch alles in dasselbe loch !)

Quelques personnes, chez les alliés, cherchent à faire ressortir une distinction entre le gouvernement allemand, la caste militariste des hobereaux et le peuple allemand ; mais les individus qui maltraitent nos prisonniers, qui les injurient, qui les volent, qui leur font subir les pires tortures, sont de simples soldats, de petits gradés, des officiers subalternes : ils appartiennent au peuple et tout au plus à la petite bourgeoisie ; toute distinction est oiseuse à cet égard ; du haut en bas de l'échelle sociale, tous les Boches se ressemblent en inhumanité et en lâcheté.

Si rude que soit l'oppression au bagne d'Ehmen-bei-Fallersleben, si stricte que soit la surveillance, en risquant de se faire tuer on arrive parfois à s'en évader ; l'amour de la liberté triomphe de tous les obstacles.

Un jeune soldat ardennais, Robert Simon, et trois de ses camarades, entre autres, ont réussi dans cette difficile entreprise.

Pendant une nuit obscure de mai, ils profitèrent du moment où on relevait les factionnaires pour se glisser l'un après l'autre par un trou creusé au bas du grillage qui entourait le camp et dont notre Ardennais, qui, en sa qualité d'électricien, disposait parfois d'une cisaille, avait sectionné quelques fils ; et de là, le cœur battant d'angoisse, mais pleins de résolution, ils se sauvèrent à toutes jambes à travers la campagne pour gagner un bois dans lequel ils projetaient de se cacher tout d'abord. C'était de leur part une tentative périlleuse : s'ils échappaient aux balles des factionnaires, ils pouvaient être repris et expier par plusieurs années de travaux forcés leur initiative audacieuse. Robert Simon en savait quelque chose. Une première tentative d'évasion ne lui avait pas réussi : après avoir pu traverser à pied une partie de l'Allemagne, au prix de mille privations et de fatigues sans nom, il avait été repris en vue de la frontière suisse et envoyé par punition à la mine d'Ehmen, « la Mine des Supplices ».

Certain jour qu'on l'avait fait travailler au déchargeement d'un wagon, il avait réussi à dérober une petite carte de la contrée qui y était appliquée. Il savait ainsi que, en quittant le camp, on devait suivre une certaine voie ferrée pendant environ 250 kilomètres, pour atteindre la frontière de Hollande. Chacun des évadés emportait, dans son sac attaché sur son dos,

quelques provisions épargnées à la longue sur leur ration quotidienne : des biscuits et quelques conserves. Il ne fallait pas songer à marcher de jour, ni à suivre les routes. Pendant la journée ils se dissimulaient dans les bois et s'étendaient pour dormir au fond des fourrés les plus épais. Il en fut ainsi pendant vingt et un jours. Le lundi de Pentecôte, les évadés se trouvaient, sans le savoir, à Minden, en Westphalie. Arrivés là à l'aube, ils s'étaient réfugiés dans un bouquet de sapins très serrés, faisant partie des promenades de la ville. De cette cachette, où ils se tenaient blottis sans oser faire le moindre mouvement qui eût décelé leur présence, ils voyaient circuler les promeneurs dont quelques-uns venaient jusqu'à quelques mètres d'eux. On se doute de leurs terreurs ; à tout instant ils pouvaient être découverts. Enfin, à la tombée de la nuit, les prisonniers purent se remettre en route, heureux de se dégourdir les jambes.

Bientôt le Weser leur barrait le chemin. Le courant de ce grand fleuve est impétueux ; il ne fallait pourtant pas songer à le franchir sur les ponts, qui tous étaient gardés par des sentinelles ; et nos amis devaient se hâter, car le jour commençait à poindre ; dans les maisons au bord de l'eau, les habitants ouvraient bruyamment les volets. En explorant hâtivement la rive, les fugitifs découvrirent heureusement une vieille gabarre dont les gens du pays devaient se servir pour transporter des briques ; ils sautèrent dans cette embarcation et en détachèrent l'amarre, mais ils n'avaient ni avirons, ni gouvernail pour la diriger ; le courant, par bonheur, l'emporta assez vite loin de là, sur la rive opposée.

Jusque-là les fugitifs avaient vécu des maigres provisions qu'ils avaient emportées, mais elles ne tardèrent pas à s'épuiser et ils durent se nourrir de ce qu'ils trouvaient à travers champs, surtout de pommes de terre nouvellement plantées et qu'ils déterraient avant de les faire cuire tant bien que mal, après en avoir arraché le germe, sur des feux de bois mort ramassé là et là. Cette alimentation insuffisante et grossière, autant

que la fatigue et la privation de sommeil, car ils vivaient dans une alerte continue, commençait à altérer profondément leur santé et leur moral en était peu à peu déprimé. Il fallait pourtant aller jusqu'au bout. Souvent il leur arrivait de s'égarer, ce qui les obligeait à faire double trajet. Il leur fallait passer des rivières à la nage, mais en soutenant un de leurs camarades, un sergent belge, qui ne savait pas nager.

Parfois ils croisaient des gens qui, les voyant munis d'énormes gourdins, n'osaient les questionner ; mais, après ces rencontres, ils étaient signalés, et bien leur en prenait de quitter

alors le chemin battu pour se jeter à travers champs ou dans les bois, car ils ne tardaient pas à voir apparaître des gendarmes ou des soldats lancés à leur poursuite, à cheval, à bicyclette ou même en automobile.

Le dix-septième jour après leur départ, alors que nos amis cheminaient sous bois, ils furent tout à coup découverts par un chien qui accompagnait une patrouille et qui se jeta sur eux en aboyant : les soldats accouraient ; les fugitifs détalèrent à toutes jambes, serrés de près par les patrouilleurs qui les poursuivirent sans répit pendant plusieurs kilomètres ; et deux d'entre eux, accablés de fatigue, retombèrent malheureusement aux mains des Boches. Les trois autres, dont un, évadé d'un autre camp, s'était joint quelques jours auparavant à la petite troupe, plus alertes, réussirent à dépasser la poursuite et continuèrent leur chemin, mais dans des conditions de plus en plus difficiles et ne trouvant presque plus rien à manger ; ils en furent réduits à dévorer des échalotes vertes, sans pouvoir étancher la soif que leur causait cette invraisemblable nourriture autrement qu'en buvant l'eau boueuse de mares infestées de grenouilles.

Enfin, ces pauvres jeunes gens, après avoir traversé une région marécageuse où ils enfonçaient parfois dans la vase jusqu'aux genoux, arrivaient exténués, mourant de soif et de faim, près d'une petite gare de chemin de fer isolée. Le brave Robert Simon se détacha du groupe pour aller, en prenant mille précautions, lire le nom de la station. On peut se figurer l'angoisse qui le torturait tandis que, tantôt rampant sur le sol, tantôt se glissant derrière des buissons, il cherchait à se rapprocher du petit bâtiment qui, d'après ses calculs, devait être une gare hollandaise.

Tout à coup, ses camarades, tapis anxieusement au fond d'un fossé, l'entendirent pousser un formidable cri de joie : ils étaient sauvés ! Ils se trouvaient en Hollande et déjà à une certaine distance de la frontière qu'ils avaient franchie sans le savoir. Dans leur joie de se sentir enfin libres ils s'embrassèrent en pleurant.

FRANCIS BAZELY.

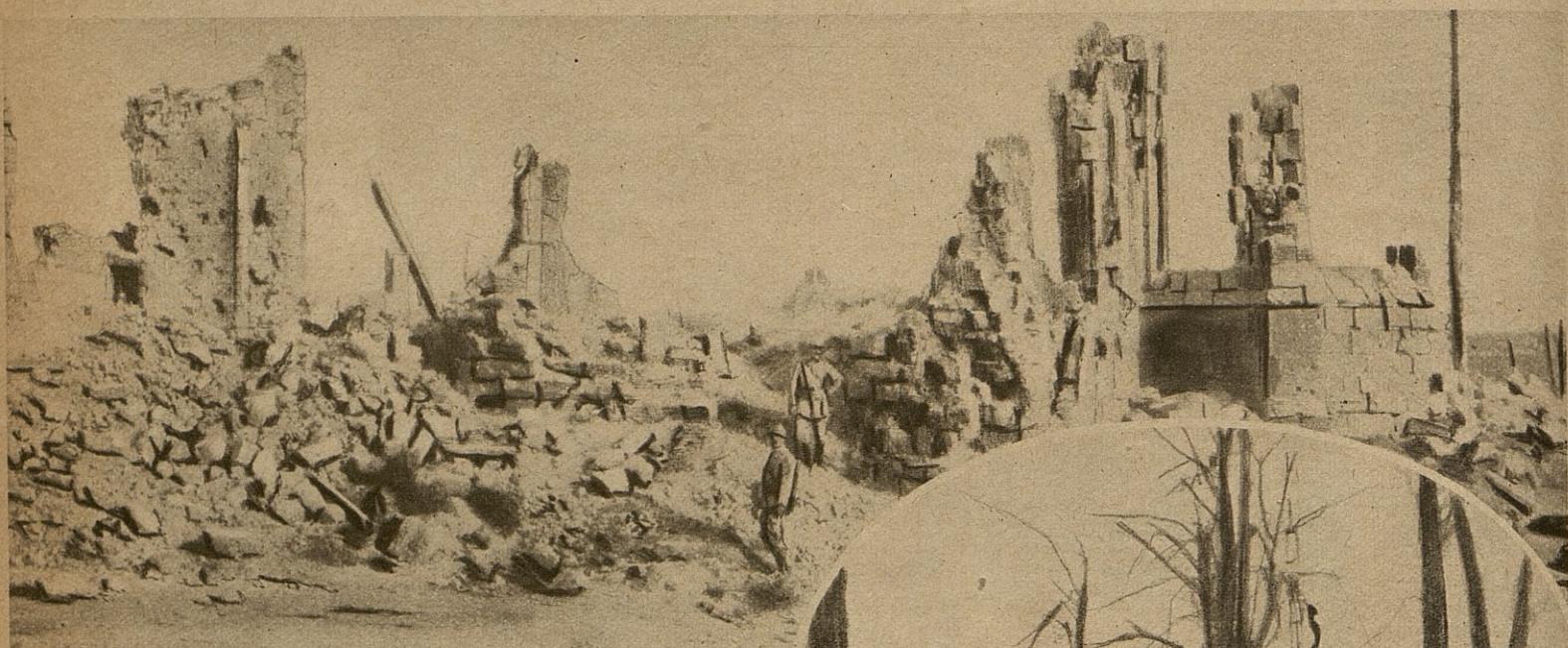


AU PREMIER PLAN, LES PRISONNIERS ASSISTANT AUX OBSEQUES DE LEURS CAMARADES.

DANS NOS VILLAGES DÉTRUITS PAR LES BOCHES



Le 21 août, à la suite de violents combats, nos troupes de l'armée Humbert reprirent l'emplacement de Lassigny ; cette photographie, qui est du 22 août, montre ce que les Allemands ont fait de ce bourg de neuf cents habitants.



Ils ont fait sauter à coups de mine l'église de Lassigny qui était fort belle. Ce qu'il en reste est méconnaissable.



Nos admirables troupes, repoussant pas à pas l'ennemi désespérément accroché à notre sol, lui reprenaient, le 21 août, Lassigny à l'ouest de l'Oise et, à l'est, Sampigny dont la position domine Noyon et qui nous fut rendue par l'armée Mangin. Là aussi la kultur avait exercé ses ravages. Voici ce que les Boches nous laissaient de Sampigny. Dans le médaillon, c'est un tertre surmonté d'un calvaire et dont les Allemands avaient fait un nid de mitrailleuses.

LES ANGLAIS DANS LES DÉCOMBRES D'ALBERT



Les premières patrouilles britanniques qui pénétrèrent dans Albert durent procéder avec la plus grande circonspection à l'exploration de ces ruines, d'où quelques Boches, qui y restaient embusqués, leur tireraient dessus de loin en loin. La plupart des caves étaient minées ; toutes les mines n'avaient pas éclaté.

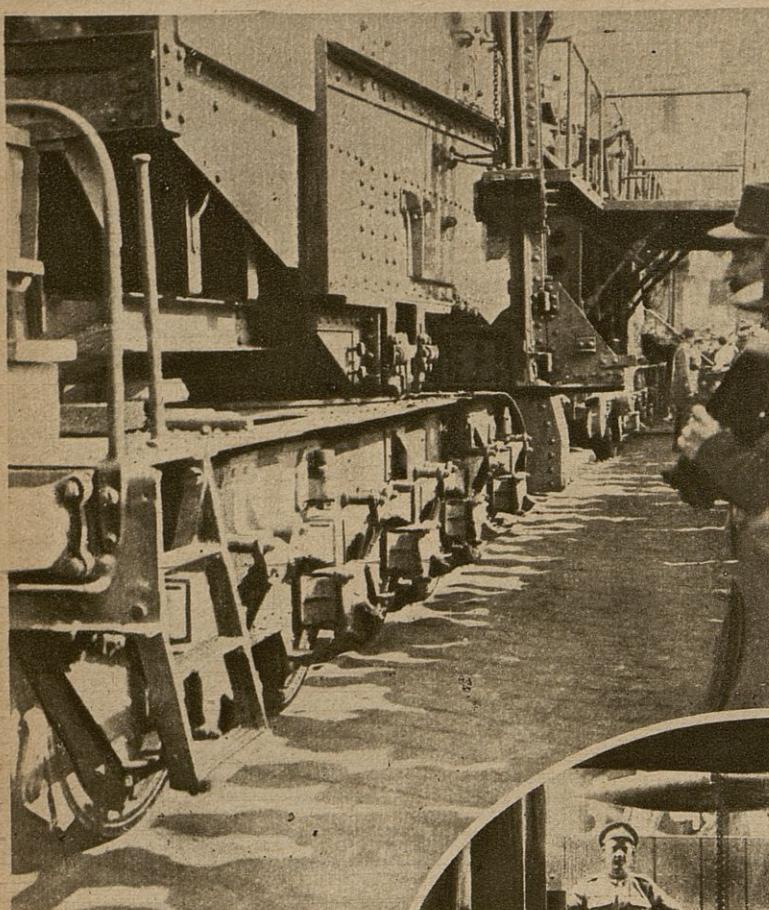


La garnison boche vivait dans les caves. Celles qui servaient d'abris aux officiers, de poste de commandement, de magasins, étaient relativement intactes mais on y trouva les engins les plus dangereux : bombes à retardement, mines dissimulées, préparées pour n'exploser qu'après un temps plus ou moins long, etc.

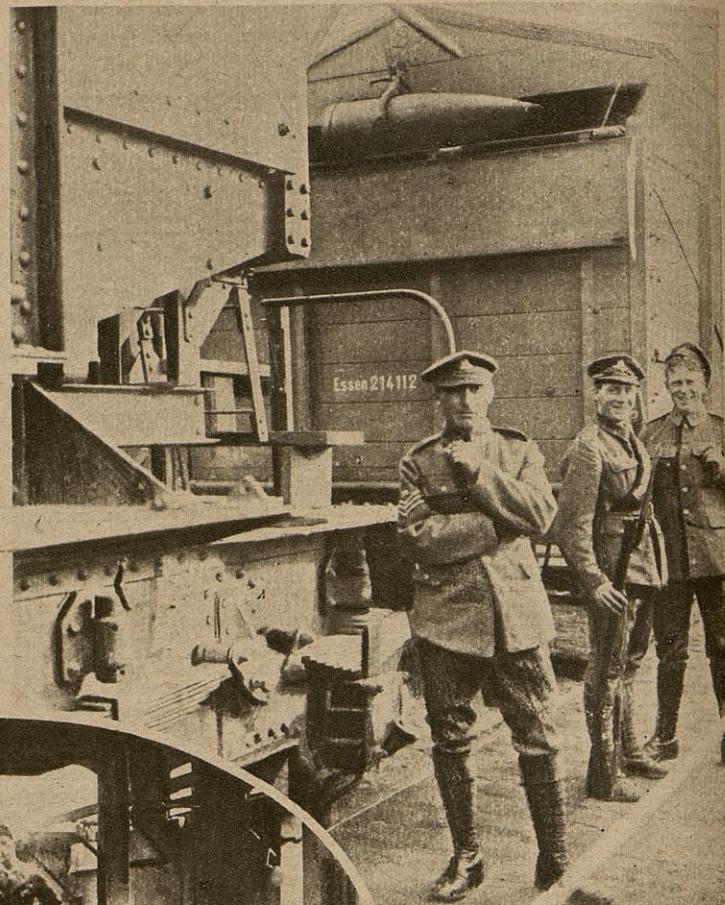


Le 2 août les Boches établis dans le secteur d'Albert évacuaient en catimini la vallée de l'Ancre dont le séjour leur était rendu impossible autant par les récents succès de nos alliés que par l'état marécageux de la région. Bientôt nos amis, forçant l'ennemi à précipiter sa retraite, rentraient dans Albert vide de défenseurs mais en ruines. Les Boches avaient rasé la ville. On voit ici l'église et les trois seules maisons qui n'étaient pas écroulées.

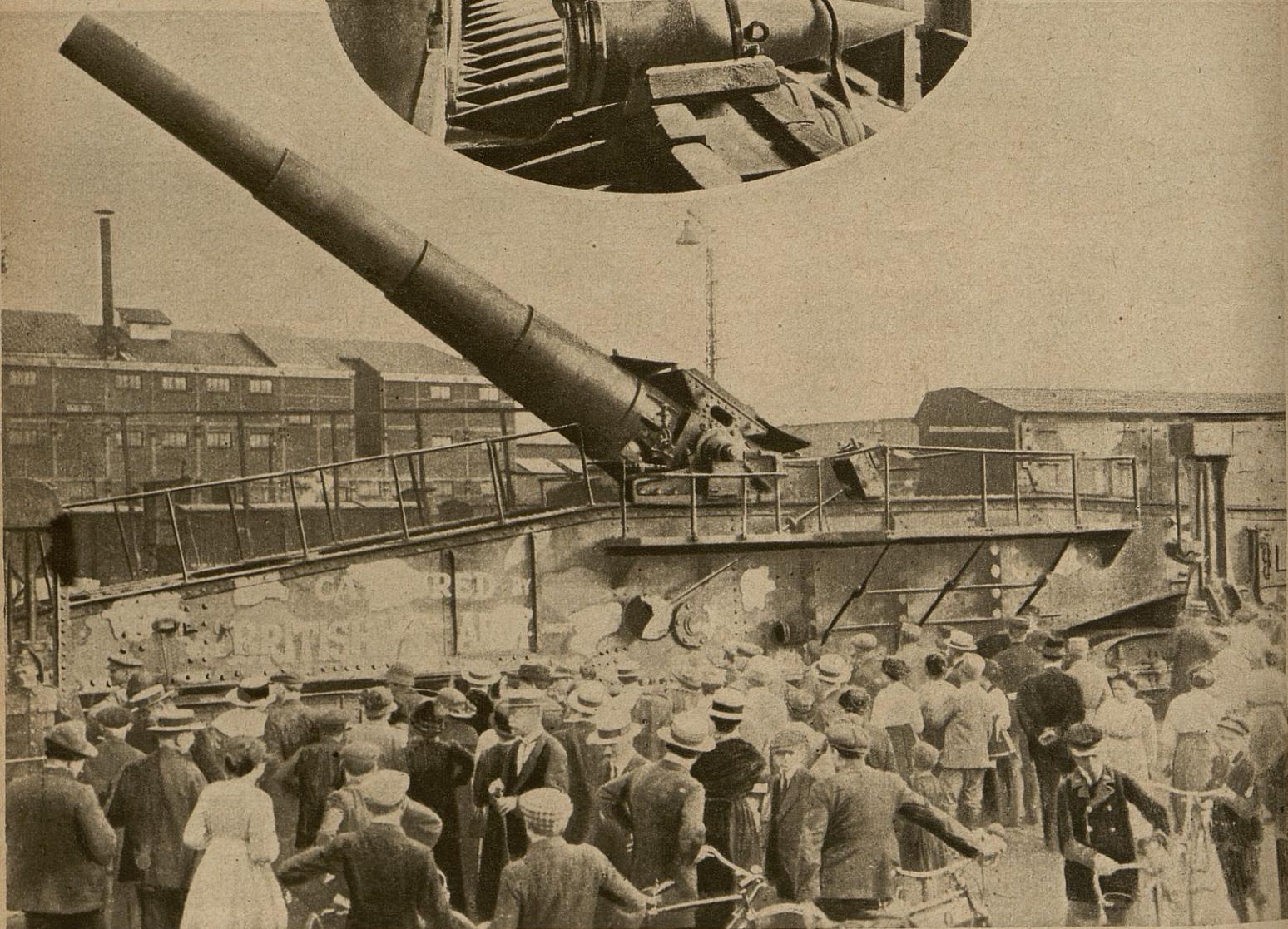
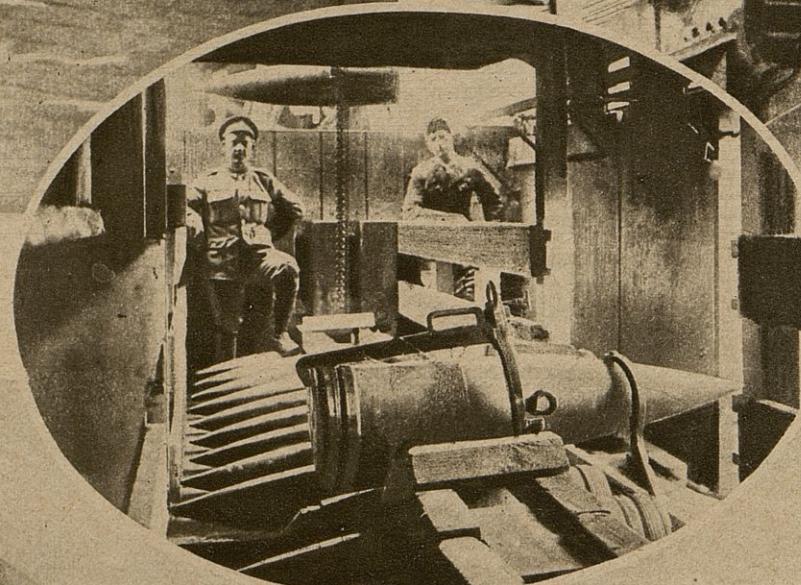
LE GROS CANON QUI TIRAIT SUR AMIENS



Ce canon est monté sur truck. Il est accompagné d'un train complet de munitions capturé avec lui.

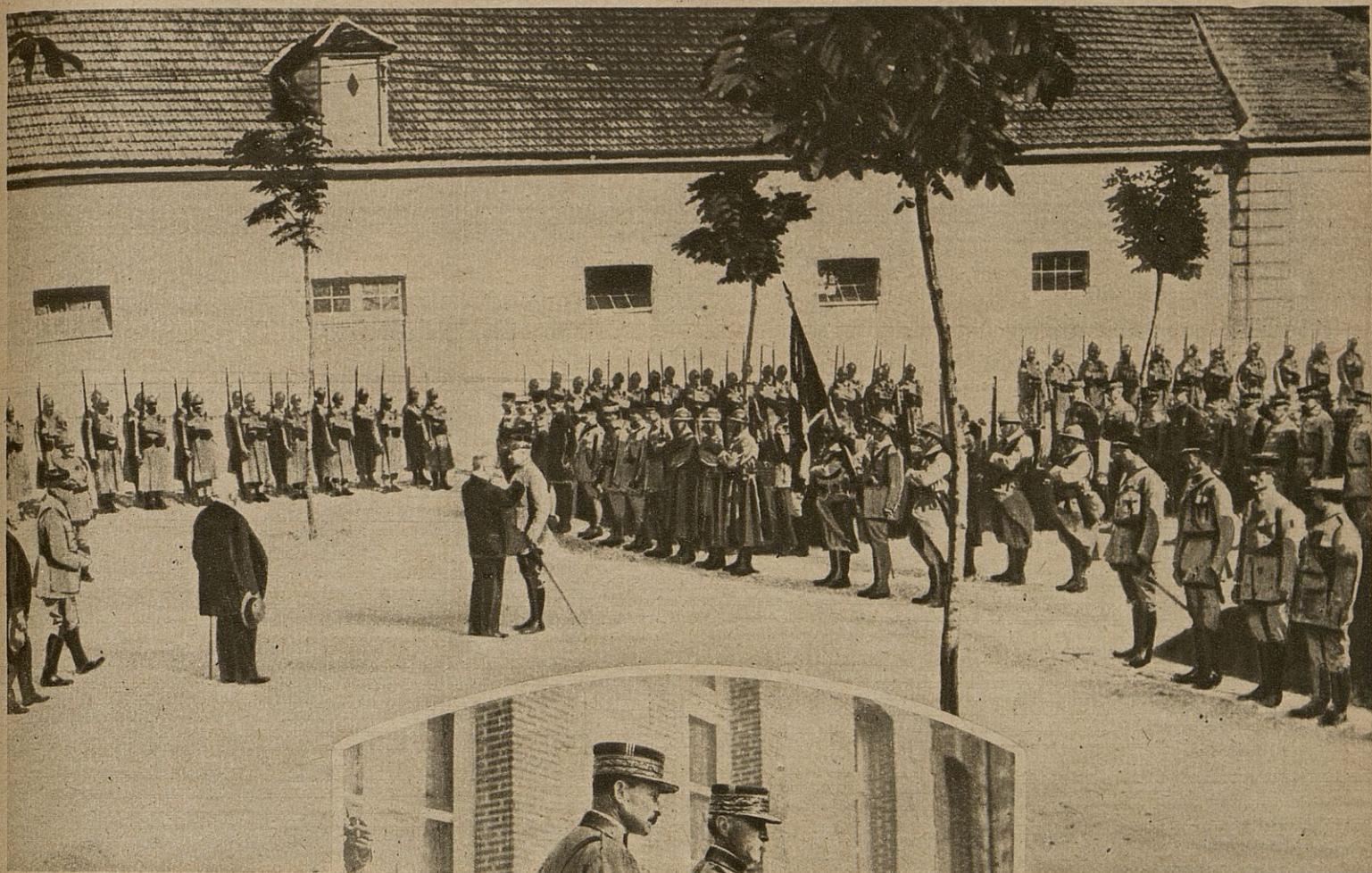


Les tommies qui le gardent ont le sourire. Dans le médaillon, les obus qui étaient destinés à Amiens.



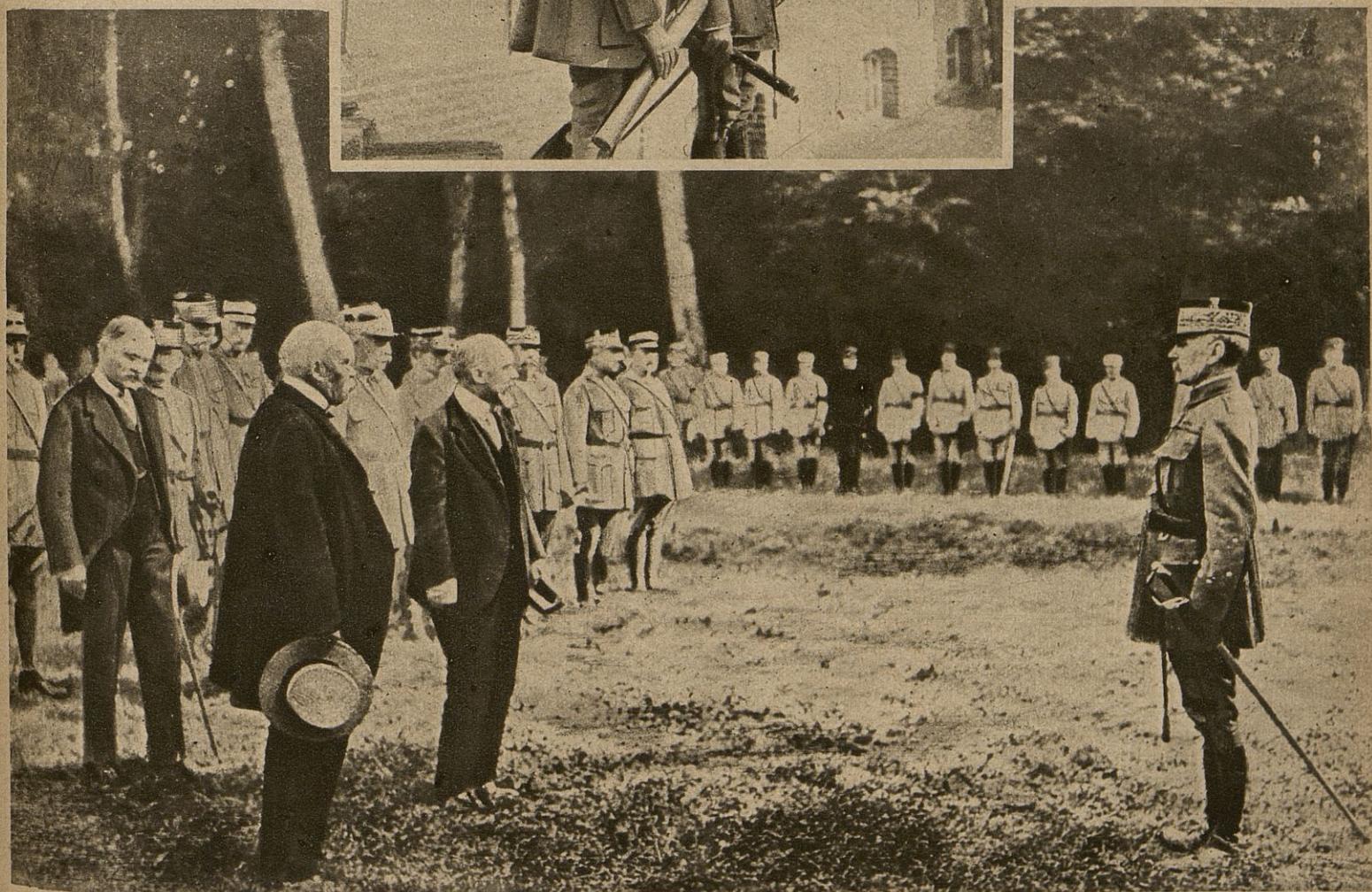
A Paris, à la gare du Champ-de-Mars, les Parisiens viennent en foule examiner curieusement le gros canon que les Australiens ont capturé le 8 août près de Corbie. Cette énorme pièce qui porte à 32 kilomètres lançait sur Amiens des obus de 280. Elle pèse 149 tonnes et son tube seul est long de 8 mètres. Un personnel de cinquante hommes lui était attaché. Cette petite Bertha porte encore le camouflage dont les Boches l'avaient revêtue. Avec le canon, les canonniers abandonnèrent un petit chien qui, devenu prisonnier de guerre, est maintenant choyé par les Australiens.

L'HOMMAGE DE LA FRANCE A FOCH ET A PÉTAIN



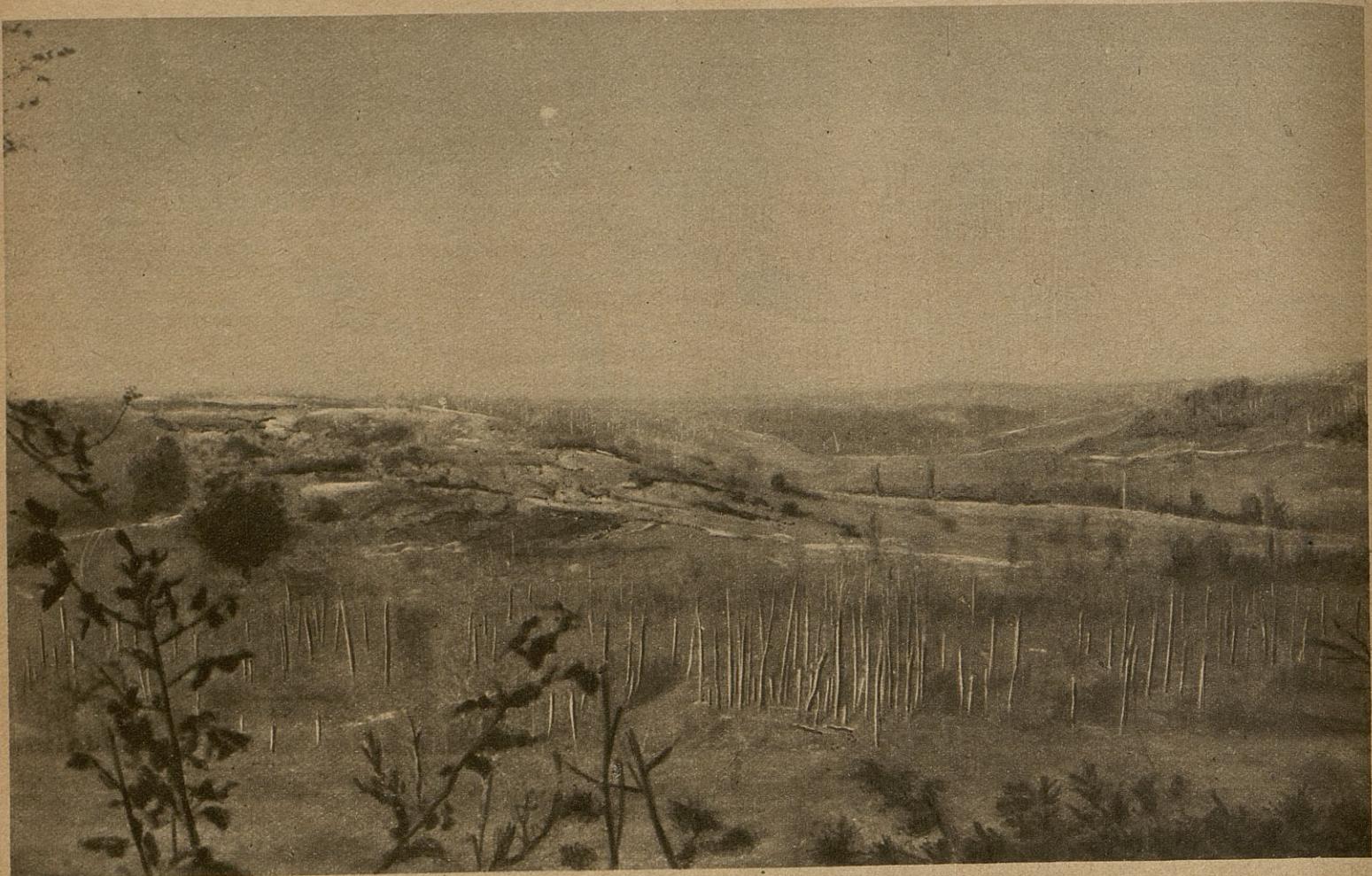
Voici au grand quartier général la remise solennelle de la médaille militaire par le président de la République au général Pétain. Derrière M. Poincaré, M. Clemenceau.

Dans le médaillon, c'est, après la cérémonie, le maréchal Foch rentrant à son P. C., son bâton de commandement à la main, accompagné du général Weygand, qui porte l'écrin.



Le 23 août, le président de la République, accompagné de M. Clemenceau, a remis au maréchal Foch son bâton de commandement et au général Pétain la médaille militaire. C'est au poste de commandement du maréchal que la première de ces cérémonies a eu lieu ; cette photographie a été prise pendant que M. Poincaré lui adressait une allocution en lui remettant les insignes de sa dignité. A droite du président on reconnaît M. Clemenceau et, derrière eux, le ministre de l'armement, le ministre de la marine, des généraux, des membres des missions alliées.

DEUX VUES DU RAVIN D'AUDIGNICOURT



Nos troupiers se rappelleront de ce ravin d'Audignicourt. Les falaises qui se dressent de chaque côté de cette grande fosse de 8 kilomètres de longueur sont hautes de 75 à 100 mètres, et l'ennemi les avait couvertes de défenses. Avant d'y lancer l'infanterie on les marmita pendant trente-six heures sans en chasser tout à fait les Boches qui s'y cramponnaient. Les bois qui couvraient ces pentes étaient rasés, mais des mitrailleuses les défendaient encore.



Le ravin d'Audignicourt est une large dépression aux bords sinueux qui s'ouvre entre l'Oise et l'Aisne à l'est d'Autrèches, et au fond de laquelle étaient les villages de Vassens et d'Audignicourt, enlevés par nos poilus le 20 août au cours de l'opération de grand style commencée le 18 par le général Mangin pour chasser l'ennemi du plateau qui domine la région et que ce ravin coupe en deux. Ceci est un bois au bord du ravin.



ECHOS



LE SOUFRE CONTRE LES FEUX DE CHEMINÉE

Quand le feu a pris dans une cheminée, où il produit son grondement bien connu, il faut aussitôt étaler les tisons, la braise et jeter dessus cinq ou six poignées de soufre en poudre. Après quoi l'on ferme la cheminée en abaissant le tablier et en insérant du papier dans les interstices entre le tablier et la cheminée, afin qu'il passe le moins d'air possible. A défaut de papier des torchons mouillés feront très bon effet.



On ferme le tablier afin de diminuer l'apport d'oxygène au foyer de l'incendie. Le soufre agit exactement de même façon. Il prend feu au contact de la braise et, absorbant l'oxygène disponible, forme de l'acide sulfureux dans lequel la combustion ne peut se faire puisque l'oxygène libre fait défaut. On remplace donc l'air oxygéné, apte à entretenir le feu, par un air désoxygéné où la combustion ne peut continuer. Il sera sage de tenir la cheminée bouchée un certain temps et de ne la rouvrir qu'une fois bien assuré que le feu de cheminée est éteint.

Avec les charbons de mauvaise qualité, les feux de cheminée se produisent bien plus aisément qu'avec les charbons de bonne qualité. Il faut ramoner bien plus souvent, pour éviter le dépôt de la suie.

L'UTILITÉ DU TOURNESOL

Le tournesol ou soleil est une plante utile. Le ministère de l'agriculture britannique, dans *The Journal of the Board of Agriculture*, a récemment conseillé d'en développer la culture.

Non pas sur les bonnes terres, propres à donner de la pomme de terre ou du blé, mais dans les mauvaises terres inoccupées, non cultivées. Le tournesol n'est pas très difficile et ne demande pas grands soins. Par contre, il est fort utile. Il donne de la graine qu'on utilise soit comme aliment pour la volaille, soit pour en extraire de l'huile.

D'autre part, la tige et les feuilles de cette plante sont riches en potasse, et c'est là peut-être la principale utilité du tournesol. Car les cendres obtenues en faisant brûler ces parties du végétal constituent un engrangement précieux en tout temps et encore plus précieux au temps présent. Les cendres de tournesol doivent être répandues sur le sol un peu de temps avant la plantation des pommes de terre, par exemple.

En passant, remarquons que la cendre de bois est, elle aussi, riche en potasse et mérite d'être conservée à titre d'engrais. La potasse est rare : il faut la prendre partout où elle se trouve.

QU'EST-CE QUE LE SAFRAN ?

On sait généralement que le safran est un produit végétal. Mais c'est à peu près tout, avec ce fait assez connu que le plus réputé est le safran du Gâtinais. Aussi n'est-il pas inutile de donner sur ce point quelques précisions.

Le safran est une plante de la famille des iridées, une plante bulbeuse annuelle. Du bulbe sort une tige formée de feuilles modifiées formant cylindre creux.

La tige porte une fleur et le safran n'est autre chose qu'une poussière qu'on trouve sur les trois pièces du pistil : poussière de couleur rouge-jaune qui a servi autrefois en teinturerie et qui maintenant n'est guère utilisée que comme condiment ou colorant en parfumerie, en confiserie, en médecine et à la cuisine.

Le safran n'est cultivé que dans le Loiret, aux environs de Pithiviers et c'est une industrie qui décline rapidement : elle demande beaucoup de soins, de précautions et d'entretien. En outre, elle n'est peut-être pas assez scientifiquement conduite, d'après MM. Hitier et de Saint-Maurice (*Plantes industrielles*, un volume de l'*Encyclopédie agricole*).

En outre, il y a une crise sur le safran : cette plante souffre d'une maladie due à un

champignon parasitaire qui a reçu le nom de « mort du safran ». Cette maladie a été étudiée, il y a cent cinquante ans déjà, par Duhamel de Monceau et est fort bien décrite par M. Frillieux dans *les Maladies des plantes agricoles*. Une fois que le champignon a envahi une safranière, il empoisonne le sol pour plus de vingt ans : impossible de continuer à cultiver le safran.

Le rendement à l'hectare est modeste : 15 ou 20 kilos par an, valant de 90 à 100 francs le kilo. Le safran sert en cuisine ; on l'emploie à la préparation du laudanum et de sirops de dentition.

LA FEUILLE DE CHATAIGNIER COMME FOURRAGE

A l'Académie d'Agriculture on a récemment recommandé l'utilisation des feuilles dans l'alimentation du bétail. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on sait la valeur de ce fourrage.

En 1893, l'hiver fut dur et l'entretien des animaux difficile. Dans une ferme du Périgord, 25 bêtes à cornes furent sauvées par l'utilisation des feuilles du châtaignier. On avait fait éclaircir un taillis de châtaigniers en plein été, alors que les feuilles étaient encore très vertes et recouvertes d'une sorte de vernis, une manne qui apparaît surtout les années de sécheresse. Aussitôt coupées, les baliveaux furent, tels quels, rentrés dans une cave fraîche et obscure mais aérée. En décembre, on en servit les feuilles et brindilles aux animaux, en partie telles quelles, c'est-à-dire sèches, en partie cuites, avec addition d'un peu de feuilles de raves pour parfumer. L'expérience donna les meilleurs résultats. Il est bon de cuire une partie des feuilles, car la feuille sèche est un peu échauffante pour les bovidés ; il convient aussi de leur assurer une alimentation aqueuse abondante.

CULTURE SIMULTANÉE DE L'HERBE ET DU BLÉ

Plusieurs journaux anglais ayant parlé de la proposition faite par un agriculteur britannique

de cultiver simultanément le blé et l'herbe, le ministère de l'agriculture d'outre-Manche a cru devoir faire des réserves et les communiquer au public. La méthode consiste à ensemercer de blé un pâturage, en mettant des grains dans de petits trous forés au moyen du plantoir. Le blé pousse et on le laisse manger par le bétail avec l'herbe. Mais, l'été suivant, on laisse pousser les deux plantes : on fauche le blé quand il est mûr, puis l'herbe.

Le ministère de l'agriculture ne pense pas que cette méthode donne grand'chose comme résultat, surtout en ce qui concerne la production du blé. Il est bien connu, en effet, que la présence de l'herbe dans un champ de blé nuit au rendement de la céréale. Les racines du gazon ont-elles une influence nuisible, comme certains le croient, ou bien les herbes agissent-elles en enlevant des matières nutritives au blé et en appauvrissant le sol ? Il importe peu. Mais il est bien connu que si plusieurs espèces végétales vivent dans le même sol, elles se nuisent les unes aux autres.

Dans ces conditions, le ministère de l'agriculture britannique, qui n'a pas élevé d'objections à la construction d'une machine destinée à moissonner le blé, puis l'herbe, déclare que, malgré son assentiment à cette expérience, il n'entend nullement être considéré comme approuvant le principe qui vient d'être exposé.

L'AMMONIAQUE DANS LA ROSÉE

La rosée enrichit le sol : elle contient de l'ammoniaque, c'est-à-dire de l'azote. Pas en quantité énorme d'ailleurs, de 5 à 7.5 pour 1 million en poids. Parfois la proportion est plus élevée : aux environs de Londres, elle a atteint le chiffre de 11 pour 1 million. Mais elle peut être bien plus faible ; à la campagne on a trouvé 4 et même 0.3 seulement.

La proportion d'ammoniaque dans l'eau de pluie est du même ordre. A la campagne on

trouve 2 ou 1, ou même 0.5 ou 0.2 pour un million ; aux abords des villes le chiffre atteint 4, 6, 8. Ce sont les fumées industrielles qui fournissent l'ammoniaque à la pluie et à la rosée, en tout cas pour la plus grande partie.

L'INDUSTRIE DE L'IODE EN BRETAGNE

Il existe en Bretagne une industrie assez importante de l'iode.

Sur les côtes bretonnes on récolte beaucoup d'algues, de goémon. Ces algues on les fait sécher, puis on les brûle : ceci pour obtenir les sels minéraux, et principalement la potasse contenue dans la végétation. L'ensemble des sels forme une matière molle, pareille à du verre fondu. On façonne cette matière en masses dites « pains de soude » et ceux-ci sont envoyés aux usines.

C'est de ces « pains de soude » que la chimie tire l'iode. Industrie assez récente, car l'iode n'a été découvert qu'en 1831 par Gay-Lussac ; la fabrication de l'iode donna de sérieux bénéfices jusqu'au jour où l'on s'aperçut, au Chili, que les nitrates renferment de l'iode. Les Chiliens se mirent à extraire celui-ci en une telle abondance que cela ne valait plus la peine de le demander au goémon, étant donné surtout que l'Écosse, la Norvège, le Japon aussi s'étaient mis à travailler les algues de leur côté.

Aussi l'industrie bretonne de l'iode a-t-elle beaucoup décliné. On continue toutefois à brûler le goémon : les cendres, riches en potasse, servent d'engrais.

ARC-EN-CIEL LUNAIRE

La lune peut-elle donner lieu à l'arc-en-ciel comme fait le soleil ? Assurément, mais le phénomène est beaucoup moins fréquent. Sans compter qu'il y a beaucoup moins de monde sur pied, capable d'observer le phénomène pendant la nuit.

Le fait toutefois est certain et, il y a peu de temps, un recueil météorologique américain en citait un cas, observé en septembre 1917 dans l'Etat d'Idaho. Il fut de courte durée, n'excédant pas 10 minutes. La lueur était presqu'au méridien et très brillante, alors que vers le nord le ciel était très chargé. Une averse tomba à quelque distance et aussitôt on vit apparaître l'arc-en-ciel.

LE FROMAGE DE PORT-SALUT

Le fromage dont il s'agit s'appelle en réalité Port-du-Salut. Il est fabriqué dans la Mayenne, près d'Entrammes.

Port-du-Salut est un couvent de trappistes établi dans un vieux monastère et auquel est annexée une véritable usine à fromages. La force motrice est fournie à un moulin par un barrage de la Mayenne, une machine à vapeur lui vient en aide, et ce sont les moines qui fabriquent le fromage, le Port-Salut, des crèmeries. Cette fabrication se fait avec grand soin, avec beaucoup de propreté ; le lait bouillonne dans de grandes chaudières, puis il est coagulé, mis en forme, salé, pressé et « mis à se faire » dans de vastes caves où il prend sa croûte dorée bien connue et appréciée.

La production est considérable : c'est 20.000 litres de lait que l'usine travaille chaque jour.

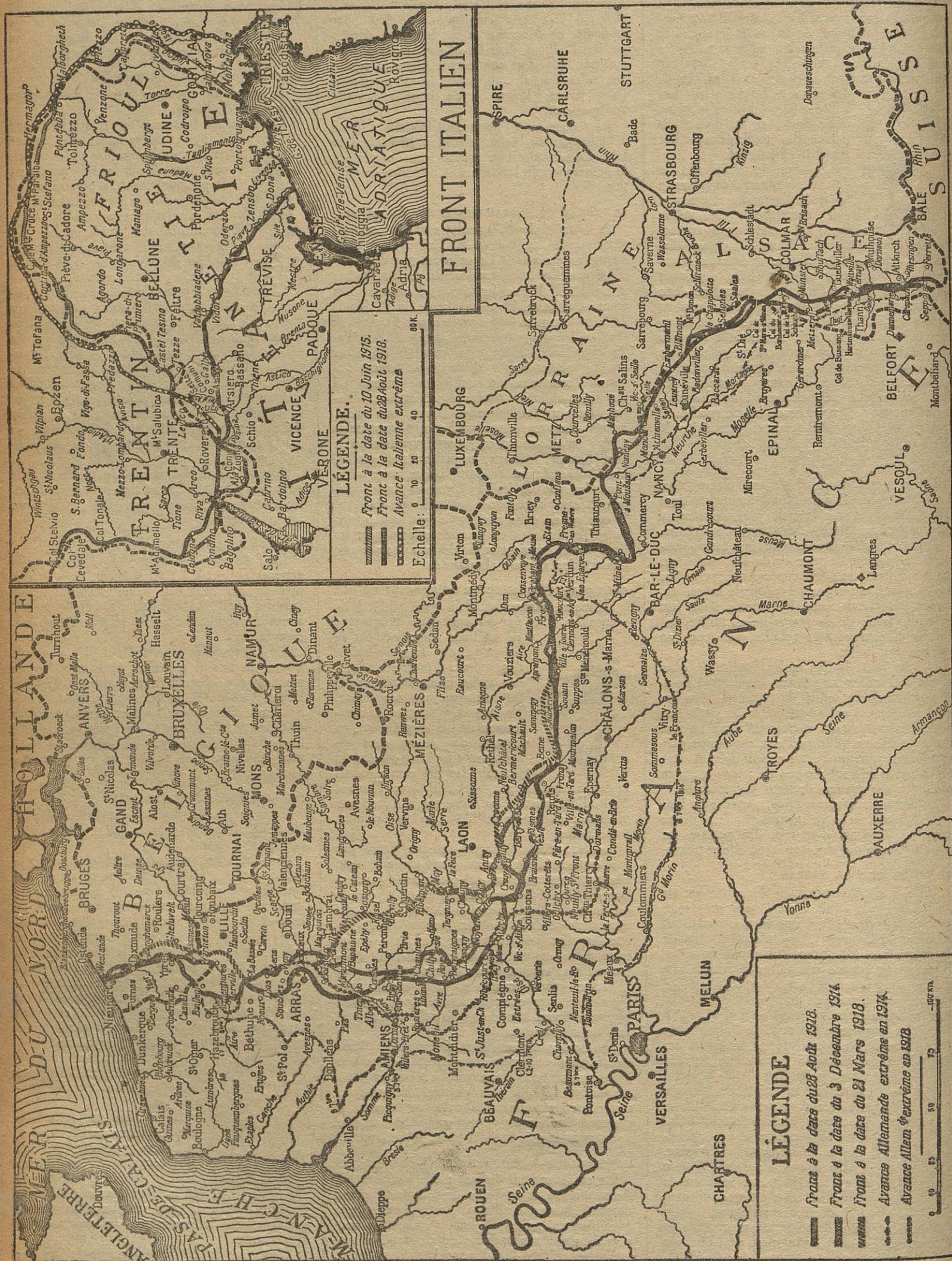
On a bien essayé de faire une concurrence au Port-Salut, mais sans y réussir. Il serait plus sage aux concurrents d'aller s'établir ailleurs, là où la fabrication des fromages est plus médiocre, pour remplacer les fromages de qualité inférieure par des produits plus satisfaisants.

C'est dans la même région que se fabrique le camembert, à Camembert, petit village voisin de Vimoutiers, au nord d'Argentan, et le livarot, à Livarot, dans les mêmes parages.

V.

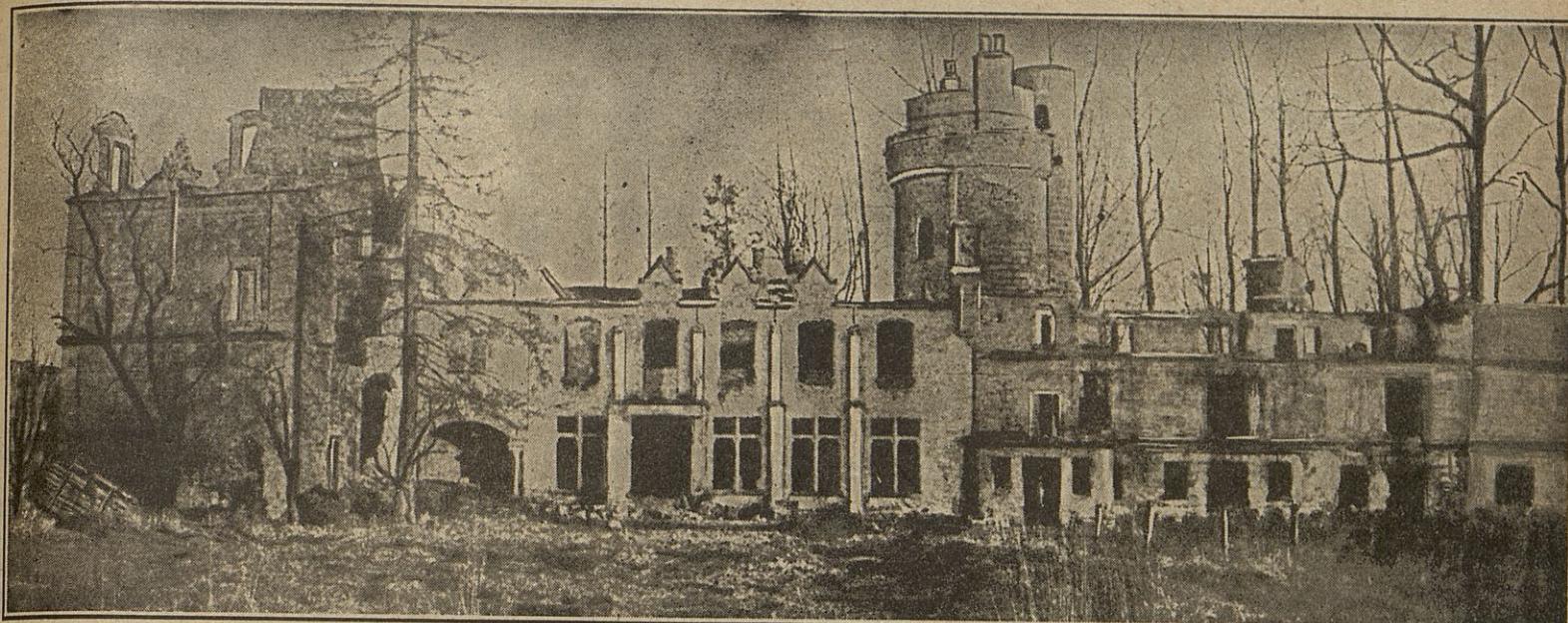


LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)

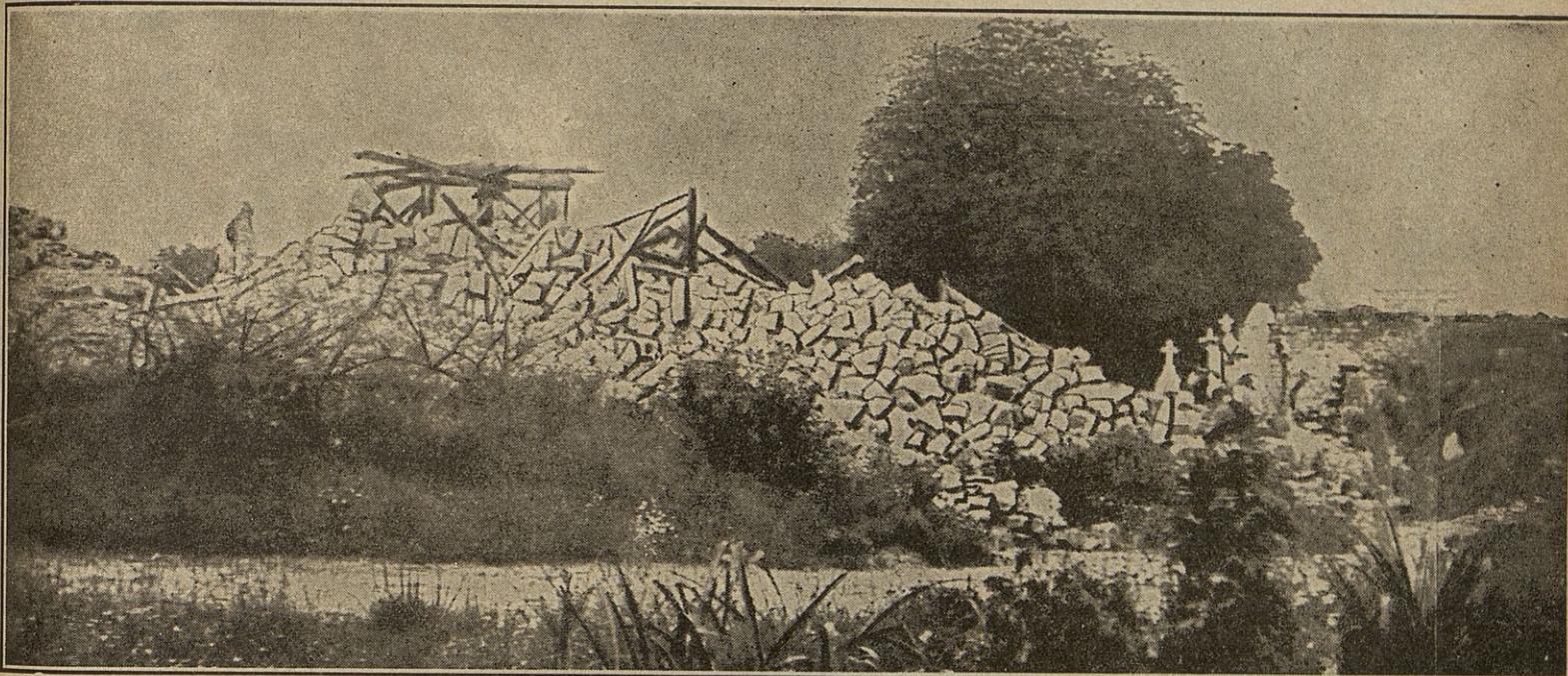


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

SUR LES PAS DE NOS TROUPES VICTORIEUSES



Le beau château de Divès, sur la route de Lassigny à Noyon, avait déjà servi de but aux obus allemands.



Ces photographies ont été prises lors de notre retraite devant la grande ruée allemande du mois de mars dernier à travers la région que les Boches avaient eu le soin, en l'abandonnant, de transformer en glacis, et que nos troupes victorieuses regagnent aujourd'hui pas à pas. Toutes les deux représentent des endroits très voisins de notre avance au 29 août. On voit ici ce qui restait alors de l'église du bourg de Juvigny, au nord de Soissons.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE-SIBÉRIE. — On est peut-être à la veille de voir se produire des changements heureux dans la situation intérieure de la Russie. Selon une information du 27 août, les efforts des patriotes russes, combinés avec l'action des Tchéco-Slovaques, auraient été couronnés de succès. Deux cents membres de la Constituante russe se sont réunis à Samara, grand centre de la Russie sud-orientale, et ont déclaré qu'ils prenaient la direction du pays. Un directoire a été constitué; comprenant M. Stepanoff, du parti cadet, M. Avksentieff, social-révolutionnaire, et le général Alexeieff, qui, dès les premiers jours de la révolution, se mit au service de la démocratie, mais ne cessa jamais de préconiser la modération en politique intérieure et la lutte sans merci à l'ennemi du dehors. Les deux autres directeurs ont toujours fait preuve d'un patriotisme qui permet de bien augurer de leurs actes futurs.

En Sibérie, l'effervescence est toujours très grande. On a découvert, à Kharbine, une organisation de propagande pro-allemande dont le centre est à Irkoutsk et dont le but est, d'une part, de recruter des partisans pour les bandes austro-germano-maximalistes, d'autre part, de créer des incidents de nature à se changer en conflits entre le Japon, la Chine et les Etats-Unis. Cette organisation, qui est bien dans la manière boche, a, pour

travailler à son but politique, des agents à Moukden, à Pékin, à Shanghai, etc.

Les détachements alliés qui étaient aux prises avec les bolcheviks sur l'Ossouri étaient inférieurs en nombre, et peut-être en armement, à ces derniers; après des engagements très sérieux, les alliés durent d'abord se replier, mais ils ne tardèrent pas à recevoir des renforts dont l'entrée en ligne eut d'excellents effets. On annonçait de New-York, le 27 août, que l'ennemi, fort de 12.000 hommes, ayant de nouveau attaqué les alliés sur leur flanc droit, le 25, avait été complètement repoussé. Le même communiqué signalait les services rendus à nos troupes par leurs autos blindées. La bataille continuait, mais les nôtres continuaient à recevoir des renforts.

ALBANIE. — En juillet dernier, les Italiens entreprirent une opération ayant pour but de délivrer Vallona de la menace du Malacasta, fortement occupé par l'ennemi. Les Français, à leur droite, coopéraient à l'opération. Les Italiens avancèrent ainsi jusqu'au Semeni, s'emparant de Fieri et de Bérat. Les Autrichiens n'ont pas voulu rester sur une nouvelle humiliation. Le 20, avec des forces importantes, ils prirent l'offensive contre les alliés sur tout ce front. Plusieurs jours durant, se livrèrent des combats très durs. On annonçait, le 27, que si, en quelques endroits, l'ennemi avait pu s'accrocher aux lignes avancées des alliés, par contre il n'avait pu reprendre aucune position importante.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 202 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 5 et intitulé : « Avion boche photographié en plein vol. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



« TRAVAILLEURS » SUR ROUTE, PAR ALBERT GUILLAUME.

— Dites donc, vous ne pourriez pas au moins vous lever quand il passe une automobile?...



FAIT DIVERS, PAR ALBERT GUILLAUME.

Lui. — On a repêché, hier, dans la Seine, le corps d'une femme âgée d'environ trente-cinq ans...
Elle. — Dis donc, Georges, si on me repêchait, quel âge crois-tu que l'on me donnerait?...